

On aurait tout envenimé sans doute. Peut-être même quelques jeunes filles auraient été renvoyées, et qui sait si celles-là, les plus mauvaises, n'étaient pas les plus pauvres !

Un matin Milie se trouva obligée de traverser la galerie de peinture. En passant ses yeux s'arrêtèrent sur diverses toiles, et dès qu'elle eut aperçu la tête d'ange elle s'arrêta et se mit à la contempler :

— C'est bien Clotilde, murmura-t-elle, je la reconnais... Seulement elle est encore plus jolie que cela !

Ces derniers mots qu'elle murmura à demi-voix firent retourner un jeune homme qu'elle n'avait pu reconnaître.

Elle rougit beaucoup et balbutia :

— Monsieur...

— N'ayez pas peur, mademoiselle, dit-il, et soyez assez bonne pour me répondre. Les paroles que vous venez de prononcer m'apprennent déjà que vous n'êtes point jalouse de Mlle Gualbert. ajoutez-y un renseignement... croyez-vous qu'elle se trouve heureuse ici ?

— Heureuse ! répéta Milie, et comment cela pourrait-il être ! Mlle Gualbert est trop belle, trop pure et trop fière pour être aimée... Quand je dis fière, ce n'est point le véritable mot que je devrais employer... Elle nous parle à toutes avec une grande douceur, une extrême politesse, mais elle ne se familiarise avec personne... On la respecte, on la raille aussi... Moi seule je la chérie de toute mon âme. Elle s'est montrée si bonne pour moi.

— Vraiment ! dit le propriétaire des « Deux-Mondes. »

— Croiriez-vous qu'elle, une demoiselle savante, grande musicienne, élevée dans le luxe, m'a traitée en camarade. J'ai dîné chez elle, quelle bonne journée ! J'en pleurais de joie. L'après-midi nous nous sommes promenées, et le soir j'ai rapporté des brassées de fleurs ! j'ai vu sa cousine, Mlle Amice, un ange ! Je ne souhaite qu'une chose, c'est de passer souvent de semblables heures. Elle m'a promis de m'emmener encore. Si je dois mourir à l'automne, voyez-vous, monsieur, je voudrais voir durant l'été beaucoup d'arbres et beaucoup de fleurs.

— Mourir, vous, de quoi ?

— De la phthisie, répondit Milie doucement.

— Oh ! non ! ce ne sera pas, je ne le veux pas ! Vous vivrez, car vous êtes bonne, généreuse, tendre et douce. Le docteur Chaumas vous soignera, il vous guérira. Quand je devrais vous envoyer en Algérie, je veux que vous viviez.

— C'est vous qui êtes bon, monsieur ! fit Milie. Je vous remercie, et si je meurs dans quelques mois j'aurai du moins la consolation d'avoir été un peu aimée, et peut-être deux ou trois cœurs généreux me regretteront-ils ici.

Deux jours plus tard Milie était demandée dans l'appartement de M. Athanase.

Le docteur Chaumas s'y trouvait.

— Vous êtes savant, dit le négociant au praticien, j'ai en vous une confiance absolue, prouvez-moi qu'à votre habileté vous joignez le dévouement. Tenez, voici une jeune fille attachée à ma maison qui s'imagine qu'elle est perdue, et que les dernières feuilles rouleront sur sa fosse. Que pouvez-vous pour la guérir ? Il faut, je veux qu'elle soit sauvée.

Chaumas regarda M. Besnard avec une certaine surprise. Il le savait bon, et cependant il ne comprenait pas quel intérêt puissant le portait vers cette enfant frêle. Pendant une seconde son œil clairvoyant resta fixé sur le visage d'Athanase, mais il n'y put rien lire que le sentiment d'une compassion fraternelle.

Chaumas questionna longuement la jeune fille, l'ausculta, et répondit en lui serrant la main :

— Non, vous n'êtes pas perdue, chère petite ; vous ne courez pas même de danger. Vous souffrez cependant d'un mal qu'on pourrait appeler celui des jeunes filles de Paris, ces pauvres filles qui ont manqué d'air pendant leur enfance et d'une nourriture suffisante durant les années de l'adolescence. La poitrine, bien que délicate, n'est pas attaquée.

Si l'hiver menaçait d'être froid, je croirais prudent de vous envoyer dans le pays du soleil, sous les palmiers de l'Afrique, par exemple. Non ! vous ne mourrez pas. Mais la nostalgie vous gagne. Vous étouffez un peu dans la vie. Ah ! bon Dieu ! qui ne souffrirait comme vous ? Peut-être, parmi vos compagnes n'avez-vous pas même une amie, à qui vous puissiez confier vos regrets, vos peines et vos craintes.

— Si, monsieur, j'en ai une.

— Est-elle votre compagne de travail ?

— Mlle Clotilde... Ne la connaissez-vous pas ?

— Si je la connais, c'est un ange !

Athanase se pencha vers le docteur :

— Comprenez-vous maintenant pourquoi vous devez sauver Milie...

— Oui, répondit Chaumas d'un ton grave, je dois la sauver parce que l'humanité me le commande, voilà ce que vous voulez dire ?

Le négociant fit un signe affirmatif.

Chaumas écrivit une longue ordonnance, comprenant tous les réconfortants du monde, quelques congés, puis il affirma que Milie redeviendrait forte et bien portante.

La jeune fille s'éloigna une larme dans les yeux, un sourire aux lèvres.

Quand elle eut disparu, Chaumas se tourna vers Athanase et lui demanda avec une sorte de brusquerie :

— Et vous, n'avez-vous point besoin d'une consultation ?

— Non pas que je sache, répliqua le négociant avec un certain effort.

— Ah ! Eh bien ! soignez-vous tout de même.

— Que voulez-vous dire, docteur ?

— Moi ? Rien ! J'ai l'habitude de ne jamais guérir les malades qui ne demandent pas à être traités.

— Est-ce que vous croiriez...

— Je pense qu'un voyage vous ferait du bien.

— Comme à cette petite Milie ? En Afrique, aussi ?

(A SUIVRE.)

Commencé le 12 avril 1883—No 172.

## INFORMATIONS

A partir d'aujourd'hui—(12 octobre 1882)—les conditions d'abonnement à notre Journal sont comme suit : un an, \$1.00 ; six mois, 50 cents, payable d'avance ou dans le cours du premier mois. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

Aux agents 16 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, payable à la fin du mois.

Nos abonnés actuels endettés voudront bien régler l'arrérage immédiatement, par là nous éviter la pénible nécessité de les retrancher de nos livres à l'expiration du terme de leur abonnement, et de remettre le compte à notre procureur pour collection.

Nous sommes en mesure de fournir tous les numéros par depuis le 1er janvier dernier, et nous avons en vente (brochée) le Journal de l'année 1881, aux conditions ci-dessus.

MORNEAU & CIE. Editeurs,

Boîte 1986, Bureau de Poste.

No. 17 Rue Ste Thérèse Montréal.